

"Le monde est louppé... ce sera pour le prochain coup.
Pour celui-ci, disons que c'était pas la peine."

Marguerite Duras

Cher Jacques,

Le compagnonnage avec Brest s'est fait immédiatement après mon premier spectacle : *La Maison d'Os* de Roland Dubillard. C'était autour d'un lieu, une usine à matelas désaffectée à Issy-les-Moulineaux, que nous nous sommes rencontrés. Deux ans plus tard avec Claude (Becker), nous avons cherché des lieux pour faire exister le rapport juste entre l'écriture et l'espace, le théâtre et les spectateurs pour les autres créations : "ne plus être devant, mais bien être dedans" voilà la question. Si je devais emporter une seule chose du souvenir avec Brest, malgré la création du *Régiment de Sambre et Meuse*, l'accueil de *L'Illusion Comique* et de *Marion de Lorme*, ce serait *La Pluie d'été* dans cet ancien cinéma des années cinquante le Stella à Lambézellec dans la banlieue brestoise. Ce serait la venue de Marguerite et son arrivée à 20h59, à une minute du commencement (750 km en voiture, Bénédicte conduisant) et le regard de Marguerite, son œil sur le spectacle. Le témoignage, je ne peux pas le dire. Bénédicte l'a fait et je me reconnais dans son écriture. C'est cette parole que je te donne pour ce livre sur les dix ans du Quartz.

Éric Vigner

D'une écriture à l'autre

Pour Éric

"Je vais faire du théâtre cet hiver et je l'espère sortir de chez moi, faire du théâtre lu, pas joué. Le jeu enlève au texte, il ne lui apporte rien, c'est le contraire, il enlève de la présence au texte, de la profondeur, des muscles, du sang. Aujourd'hui, je pense comme ça. Mais c'est souvent que je pense comme ça. Au fond de moi, c'est comme ça que je pense au théâtre".¹

Elle est là, pour la première fois, devant la représentation de son récit : *La Pluie d'été*, mis en scène par un autre : Éric Vigner.

Elle est immobile.

Concentrée terriblement,

les yeux rivés sur la scène sans rien voir d'autre que ce qui s'annonce.

Elle écoute ces mots, ces phrases, ces gens,

qu'elle reconnaît pour les avoir écrits, créés, inventés.

Et parfois non.

Parfois elle les découvre, étonnée.

Elle sourit aux temps marqués par le silence, aux temps indiqués par l'écriture, qui le sont aussi, là, dans l'espace de la lecture : ... - douceur -, - il se souvient -, - silence - il réfléchit.

Les parents le regardent réfléchir. (silence) - Temps - ...

Elle orchestre son émotion sur la partition qu'il lui est donnée d'entendre. Son index approuve. Ferme. Puis reste soudainement suspendu, pris dans l'attente du déroulement de ce qui se joue.

Une capacité d'attention et d'émerveillement totalement pleine, digne de celle d'un enfant. La joie aussi, digne de l'enfant.

Écrire est peut-être une tentative déraisonnable d'introduire l'infini dans le mortel de la vie. Dire cet écrit dans l'espace est l'acte encore plus déraisonnable de le faire éprouver dans l'instant.

D'une écriture à l'autre, on assiste à un relais de la mémoire qui prend corps et s'épanouit dans l'espace poétique de la mise en scène : deux caractères, deux différences se rejoignent pour confondre leur Dieu, leur Diable dans une même parole.

Le relais, ce peut être ce livre brûlé qui court tout au long du récit. Qui raconte l'histoire d'un roi juif. Livre que lit Ernesto quand il ne sait pas encore lire. Le Savoir d'avant le savoir. La connaissance. Oubliée. Léguée.

Quelque chose d'important est dit sur la conscience du savoir et de l'ignorance.

Sur la conscience de l'holocauste.



Éric Vigner

Katalin Voleszky

Eric Vigner

De tous ces rois d'Israël, gazés et brûlés.

D'un monde qui s'est tué. D'une humanité qui s'est sacrifiée, c'est-à-dire, rendue sacrée.

Tout cela est donné à voir et à entendre dans la légèreté. Légèreté comme souplesse, comme délestage de la plainte.

"Ce n'est plus le moment de se plaindre et de s'indigner dans les couloirs. Ce temps est révolu. Se plaindre est devenu inutile et indigne" ². La question qui se pose, et qui est posée, est dans la façon de se comporter à l'avenir et par rapport à l'avenir.

- La mère : *C'est l'avenir, la chimie, non ?*

- Ernesto : *Non.*

- La mère : *Non. (temps). Qu'est-ce que c'est l'avenir ?*

- Ernesto : *C'est demain.*

Pas de jugement ni de leçon de dramaturgie. C'est l'état sauvage d'avant le discours, d'avant les certitudes énoncées. On n'explique rien. Ça ne s'explique pas. Et puis surtout *"c'est pas la peine"*.

- L'instituteur : *Le monde est loupé Monsieur Ernesto.*

- Ernesto, calme : *Oui. Vous le saviez Monsieur... Oui... Il est loupé.*

Sourire malin de l'Instituteur.

- L'instituteur : *Ce sera pour le prochain coup... Pour celui-ci...*

- Ernesto : *Pour celui-ci disons que c'était pas la peine.*

Sourire d'Ernesto à l'Instituteur.

Devant et contre l'inflation de l'émotion, le dégoût de la haine, les provocations nulles et revendications à tout-va, devant et contre les "certains et résolu"... l'Artiste est là, pour faire sentir la vraie mesure des choses.

La "juste" mesure des choses. Dans la seule certitude de son doute.

Elle dit qu'il faut blanchir le texte pour atteindre l'essentiel. Il dit qu'il se laisse porter par la

vacuité ; qu'il faut commencer par vider, déthéâtraliser ; qu'en faisant appel à l'inexplicable, on peut toucher du doigt la grâce et entrer dans l'espace poétique. Qu'il faut ne pas savoir.

La Pluie d'été est un acte de vie ; c'est en cela qu'il porte la "joie".

C'est un acte qui se situe dans la solution d'une ouverture, sur soi, et sur le monde.

Un acte réconciliateur.

"Moi, fils de David, roi de Jérusalem, j'ai perdu l'Espoir, j'ai regretté tout ce que j'avais espéré. Le mal. Le doute. L'incertitude de même que la certitude qui l'avait précédée.

Les pestes. J'ai regretté les pestes.

La recherche stérile de Dieu.

La faim. La misère et la faim.

Les guerres. J'ai regretté les guerres.

Le cérémonial de la vie.

J'ai regretté le mensonge et le mal, le doute.

Les poèmes et les chants.

Le silence j'ai regretté.

Et aussi la luxure. Et le crime

L'amour, il regretta.

(...)

Et puis une fois, il ne regretta pas

Plus rien il regretta."

Fin de la représentation dans l'embrasement du plateau. Dans le mystère du livre brûlé.

Consumé.

Elle se lève. Émue.

Elle dit : *"Peut-être que je me suis trompée. Peut-être que le théâtre est plus fort que l'écriture".*

Bénédicte Vigner - Mai 1994

¹ *La Vie matérielle* - Marguerite Duras

² André Tarkovski - *Journal 1970-1986*. Cahiers du Cinéma. 1993



Eric Vigner, Pierre Maille et Marguerite Duras

De toutes les soirées organisées par le magicien discret, secret Jacques Blanc, auxquelles il m'ait été donné d'assister, la plus étrange mais aussi la plus charmante fut peut-être, sans doute *La Pluie d'été*, ce spectacle inspiré à Éric Vigner par un texte de Marguerite Duras. On disait Marguerite malade. On ne l'espérait pas. Elle fut à l'heure, avant l'heure même avec son jeune compagnon Yann Andrea. Plus durassime que jamais avec son visage rond indochinois, ses yeux étincelants de vie, sa bouche de vamp hollywoodienne.

Il y avait là aussi, je me le rappelle, Michel Cournot et Martine Pascal qui s'apprêtaient à jouer *La Musica Deuxième* avec sa maman, l'exquise Gisèle Casadesus.

La scène, c'est le cas de le dire, ne se passait pas au Quartz mais à Lambézellec dans un vieux cinéma de quartier, le Stella. Jacques Blanc, à l'entrée de la salle, avait salué Marguerite avec des mots comme : nous sommes heureux de vous accueillir au Stella de Lambézellec et Marguerite avait cru comprendre qu'il s'agissait non pas d'une salle mais d'une dame de vieille noblesse bretonne. Aussi bien commença-t-elle par maugréer : eh bien, moi, je ne suis que Marguerite Duras. Mais ce malentendu ne gâcha pas son plaisir, ni le nôtre. Car le spectacle d'Éric Vigner était une belle réussite. La plus satisfaite fut sans discussion Marguerite. Debout sur son siège, elle était si petite ! Elle donna le signal des applaudissements et veilla à ce qu'on les prolongeât jusqu'au déraisonnable. C'est qu'elle s'aimait, Marguerite - ce qui est autant une forme de simplicité que d'orgueil. Et puis vint le moment des libations. On savait Marguerite formellement interdite d'alcool. Elle y alla de la coupe de champagne jusqu'à l'heure où le carrosse de Cendrillon devient citrouille. Et où nous décidâmes d'aller nous coucher. Mais pas Marguerite. Avec Yann, Éric et les comédiens, elle descendit la rue de Siam jusqu'au quartier des bouges où de minuit à l'aube elle renoua avec ses amis les marins dont certains, c'est sûr, devaient venir de Gibraltar...

Jean-François Josselin

Brigitte Jaques et François Regnault me parlèrent d'Éric Vigner les premiers avec beaucoup de chaleur.

Nous réalisâmes *Le Régiment de Sambre et Meuse*, collage de textes notamment de Genet et de Céline, dans le Petit théâtre.

Vint *La Pluie d'été*. Dans ce vieux cinéma rénové d'un quartier périphérique de Brest, le Stella de Lambézellec.

Le soir de la première, Marguerite Duras apparut au bras de Jean-François Josselin. "*Stella de Lambézellec*", dit-elle. Elle faisait sonner ce nom comme celui d'un personnage d'un prochain roman. Elle resta plusieurs jours à Brest, infatigable au-delà de toute usure physique.

"*Je ne veux plus aller à l'école parce qu'on veut m'apprendre des choses que je ne connais pas*" dit Ernesto l'adolescent prodige au centre de cette famille d'émigrés débordant d'amour.

J'avais lancé l'idée qu'Éric pourrait diriger un théâtre en Bretagne, celui de Lorient qui semblait se libérer, le succès de *La Pluie d'été* fit le reste auprès des décideurs de la Ville et de l'État.

Aujourd'hui, la Bretagne compte un nouveau "Théâtre d'art", Éric et son équipe y réunissent des metteurs en scène, des comédiens et des auteurs qui nous ouvrent des horizons, ceux qui sont l'enfance de l'art théâtral ici et maintenant.

création le 25 novembre 1993

La Pluie d'été

d'après Marguerite Duras
mise en scène Éric Vigner

Pour Éric Vigner

Ce texte, *La Pluie d'été*, écrit à partir de ce film, *Les Enfants*, est l'un des plus étonnants de ce temps. L'une des grandes choses écrites sur ce que tu peux savoir en notre temps, et sur ce qu'on peut apprendre.

À la réplique que la mère dit du fils : *"Il a dit : je retournerai plus jamais à l'école parce qu'à l'école on m'apprend des choses que je ne sais pas"*, j'ai su que quelque chose de définitif serait dit sur le savoir et sur l'école et sur le monde, à cause de Marguerite Duras. Et jusqu'à la fin je n'ai pas été déçu.

Parce que ce qu'est en vérité l'Innocent, qui n'est pas innocent, devant la science qui est de moins en moins la science et de plus en plus brouillonne, celle de notre temps, fractale et catastrophique, *La Pluie d'été* le dit. Elle dit notre lien malaisé à tout ce que nous savons, cela qui n'arrive pas à nous dire si c'était la peine que ce soit ainsi. Pour ce coup-ci, *"disons que c'était pas la peine. Sourire d'Ernesto à l'instituteur"*.

Ce sont des immigrés, aussi, non parce qu'il y en a ici, mais parce qu'ils regardent où ils sont, ici, ce monde qui leur trace une science de Prusinic.

François Regnault

Extraits de presse

Lire, disent-ils

"Cette blessure qui blesse les âmes et laisse les corps indemnes est celle-là même qui va embraser littéralement le plateau à la fin de la représentation, dressant des rideaux de flammes pour illuminer les saluts de la troupe juste avant que l'extincteur d'un pompier ne renvoie tout le monde, comédiens et public, à la nuit de Brest qui se confond ce soir avec celle de l'océan."

Hervé Gauville

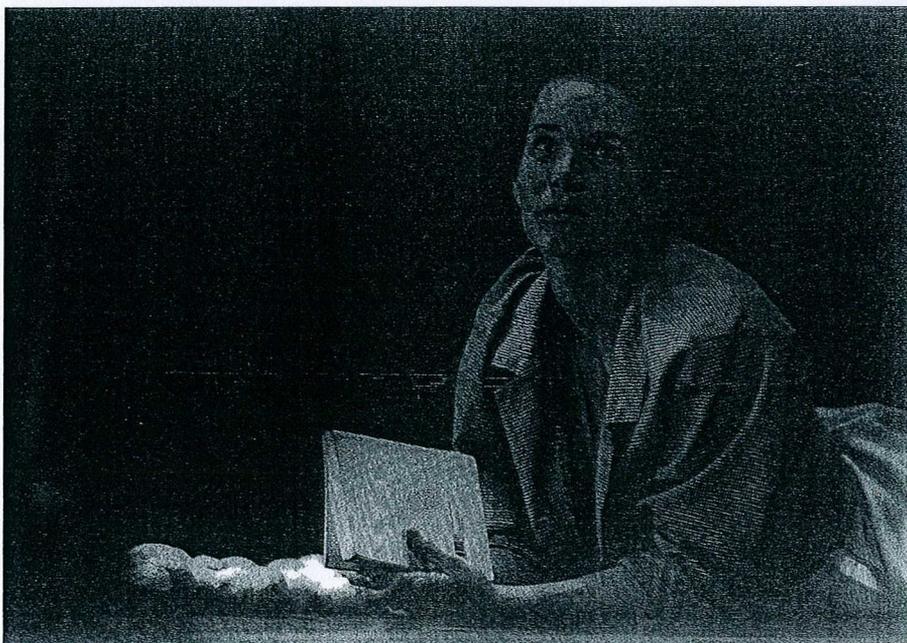
Libération - 9 novembre 1993

De l'Ukraine au Finistère

"L'émotion de la chose est dans l'innocence, la transparence et la lumière, avec lesquelles ces acteurs, savent exprimer les signes de la peur de ces enfants, de ces parents, les signes aussi de leurs trêves, de leurs brefs retours d'effrayante gaieté. La fragilité du souffle est ici exactement dite, de même que la voix si jeune et nette de Marguerite Duras à mettre le doigt sur le principe de vie."

Michel Cournot

Le Monde - 6 novembre 1993



Guy Delahaye

Anne Coesens